

Poya peinte d'Albert Reteler, 1925. © Musée gruérien

L'économie alpestre est un bien culturel

ÉDITORIAL. L'association Saison d'alpage vivante s'est officiellement constituée à Berne le 4 décembre 2025. La Suisse remplit ainsi une des prescriptions de la Convention de l'UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel.

Cette association est gérée par la Société suisse d'économie alpestre. Elle réunit des représentants de l'agriculture, de l'économie alpestre, de la culture, du tourisme, des parcs suisses, des offices cantonaux concernés ainsi que des milieux de la vulgarisation et de la recherche. Elle a pour but de

- façonner l'avenir de l'économie alpestre
- raffermir la tradition de la saison d'alpage en tant que bien culturel vivant
- sauvegarder la diversité régionale des pratiques de l'économie alpestre et l'espace vital constitué par les alpages
- soutenir la mise en valeur et la valorisation de l'artisanat alpestre, des produits d'alpage et des prestations multiples de l'économie alpestre
- susciter de la compréhension pour la vie et le travail à l'alpage par des activités de communication et de sensibilisation de l'opinion publique
- soutenir l'économie alpestre face aux futurs défis liés à ses changements.

La Saison d'alpage a été inscrite sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité en 2023, sur la base d'un dossier de candidature dans l'établissement duquel Isabelle Raboud-Schüle, alors directrice du Musée gruérien, a été très engagée. L'édition 2023 des Cahiers du Musée gruérien était consacrée à *L'Alpage*.

Notre musée joue un rôle central dans la valorisation et l'accompagnement des traditions vivantes dans le canton de Fribourg.

Madeleine Viviani, rédactrice

SOMMAIRE

- 2 Hommage à M^{me} Simone de Reyff
- 6 Massimo Baroncelli – La bibliothèque vide
- 9 L'aumônière de Guillemette revisitée
- 12 *Cuillères de la Gruyère*, Jean-Pierre Pasquier
- 14 Claude Genoud, l'enchanteur
- 16 Assemblée générale et conférence publique



© Maurice Page

En septembre dernier, nous avons eu l'immense tristesse d'apprendre le décès de M^{me} Simone de Reyff, survenu à Belle-Île-en-Mer, un lieu qu'elle affectionnait tout particulièrement.

M^{me} de Reyff a toujours été très proche du Musée gruérien. Elle était membre fondateur de la société des Amis et initiatrice des Cahiers du Musée, au rayonnement desquels elle a contribué par de nombreux articles. C'est à elle que nous devons l'exposition *Réformes. Et Fribourg resta catholique*, l'une des plus ambitieuses que le musée ait proposée.

Deux de ses anciens étudiants, Claude Bourqui et Serge Rossier, qui ont eu le privilège de devenir des compagnons de route, ont tenu à lui rendre hommage. Avec eux, nous garderons de M^{me} Simone de Reyff le souvenir lumineux d'une personnalité dont l'engagement et la rigueur intellectuelle n'avaient de pair que la générosité et l'humanité.

Chercheuse et pédagogue d'exception

Janvier 1978. Au moment où les Bullois découvrent avec scepticisme la physionomie des nouveaux bâtiments du Musée gruérien, paraît, auprès d'un éditeur prestigieux spécialisé dans les ouvrages savants (Droz, à Paris et Genève), un volume remarquable par les indications de sa page de titre : sous le nom de l'autrice (Marguerite de Navarre) et le titre de l'œuvre (*Les Prisons*) se glisse, en caractères réduits, une mention discrète : « édition et commentaire par Simone Glasson ». À l'irruption de la modernité architecturale qui, sous la forme d'une houppette en béton, bouleverse les repères esthétiques des bons Gruériens, répond une

autre modernité, non moins radicale, celle de la publication, par une résidente d'un humble chef-lieu d'une province suisse, du « chef d'œuvre de Marguerite, sans doute un sommet de la littérature du XVI^e siècle » (ainsi que l'affirme la présentation de l'ouvrage).

Quatre ans plus tard, c'est auprès d'un éditeur de grande diffusion (GF Flammarion) que celle qui s'appelle désormais Simone de Reyff réitère l'exploit, en proposant une édition de l'*Heptaméron* de la même Marguerite de Navarre : la ville de Bulle peut s'honorer de sa première savante reconnue bien au-delà de ses murs.

Ces deux ouvrages sont les premiers d'une longue liste qui s'égrènera jusqu'à la fin du premier quart du XXI^e siècle : éditions critiques de textes littéraires des XVI^e et XVII^e siècles, ouvrages de synthèse (parmi lesquels la monographie sur *L'Église et le théâtre*, parue chez Cerf en 1998, qui reste une référence), volumes collectifs sur des sujets divers.

En une carrière de près d'un demi-siècle, Simone de Reyff s'est imposée dans le monde de la recherche, laissant derrière elle une œuvre dont on mesurera progressivement la cohérence et l'importance – une œuvre qui apporte une contribution majeure à la connaissance

du théâtre hagiographique du XVII^e siècle (Corneille y compris), des farces et des mystères du Moyen Âge, des poètes de l'âge baroque, de la figure de sainte Madeleine, de l'art oratoire religieux, de la vie littéraire des premières années du règne de Louis XIV. La mort seule aura rompu ce profond et régulier sillon, en mettant un terme au projet d'édition bilingue de la tragédie d'un auteur baroque allemand (Haugwitz) consacrée à Marie Stuart.

Les objets de recherche de Simone de Reyff, consistant pour l'essentiel en des textes issus d'un passé lointain, l'amaient à cultiver une approche très attentive aux réalités irréductibles de l'histoire. En éditant minutieusement la correspondance du patricien fribourgeois Pierre-François Reynold, en analysant la composition de la bibliothèque exceptionnellement bien conservée de Pierre de Castella, châtelain de Delley, en se plongeant dans les manuscrits de la sculptrice Marcello (Adèle d'Affry), l'ancienne membre fondatrice des Amis du Musée gruérien mettait à profit son instinct naturel de l'enquête historique.

Cette vertu lui était d'ailleurs reconnue par ses pairs historiens de métier: Francis Python, son collègue de l'Université de Fribourg, avec qui elle a réalisé nombre de projets, mais aussi des figures illustres de l'histoire du livre, telles que Robert Darnton ou Frédéric Barbier, qui avaient témoigné le plus grand intérêt pour les recherches qu'elle menait sur son terreau fribourgeois.

Le sens de l'histoire, de ses objets concrets (au premier rang desquels le livre), de ses méthodes patientes et obstinées était si fort ancré en elle qu'elle était appelée à intervenir régulièrement dans le cadre de la Société d'histoire du canton, et qu'elle avait accepté, en tant qu'historienne du livre, de prendre la direction de l'association des Amis de la Bibliothèque cantonale et universitaire,

à laquelle elle donnera un élan décisif. Ceux qui ont connu personnellement la présidente fondatrice des Jeunesses musicales gruériennes, l'organisatrice efficace et dévouée d'expositions, ne s'en étonneront pas.

Mais Simone de Reyff était aussi – en premier lieu, à coup sûr – l'enseignante de l'Université de Fribourg, qui a consacré sa vie à cet établissement, de la fin des années 1960 où elle y fit ses premiers pas d'étudiante jusqu'aux années 2010, qui la virent se retirer de l'enseignement avec le titre de professeur titulaire.

Plusieurs générations d'étudiantes et d'étudiants ont bénéficié de son engagement sans compromis, et de sa compétence sans faille. Parmi ceux-ci un bon nombre issus de la Gruyère, dont certains ont, de diverses manières, suivi ses traces dans l'enseignement universitaire ou la rédaction d'ouvrages savants: Philippe Geinoz (de Neirivue), Jean Rime (de Charmey), Serge Rossier (de Gumevens), Nina Mueggler (de Bulle), Christophe Schuwey (de Fribourg – fils et petit-fils de Bullois).

De son perchoir dans la capitale du canton, Simone de Reyff était devenue une très fine observatrice de sa région d'origine. Son savoir encyclopédique sur l'histoire culturelle fribourgeoise, son vécu de Bulloise et d'estivante au Gros Mont, sa connaissance des us et coutumes indigènes par sa qualité de rejeton d'une famille profondément implantée dans la vie locale, sa compétence d'analyse des discours jusque dans leurs plus subtiles manipulations idéologiques, sa fréquentation régulière des innombrables analogues de la Gruyère que recèlent les provinces françaises, la mettaient en position de comprendre comme personne ce curieux territoire qui s'étire de Banaudon à la Combert, de Kappelboden à Rueyres-Treyfayes.

À mille lieues du gruyérianisme de l'entre-deux guerres, du folklorisme de l'après-guerre, des cuquetteries, des chœurs d'armaillis et du patéjanisme, Simone de Reyff (qui n'était pas du genre à croire que le dzaquillon est un costume de tradition ancestrale ou que les vipères tètent le lait des vaches) se délectait, avec une rigueur maitinée de tendresse, à démêler le vrai du faux, à débusquer le mythe et, par une analyse serrée du patrimoine fictionnel (rappelons sa contribution sur les «Légendes de la Gruyère» dans le volume accompagnant la nouvelle exposition permanente du Musée en 2011), à observer la manière dont, de glissements en malentendus, de vraies convictions en fausses croyances, se constitue l'identité d'une région – sa région de cœur et d'origine.

Prof. Claude Bourqui
Université de Fribourg



La Gruyère au cœur

Septembre 2025. Au moment où les Bullois observent avec un certain scepticisme les travaux d'agrandissement du Musée gruérien et de la Bibliothèque de Bulle, tombe la nouvelle brutale du décès accidentel de Simone de Reyff-Glasson à qui l'institution et la ville de Bulle doivent tant.

Porte-parole des bachelières de sa volée (1967), Simone Glasson envisageait ce témoignage de maturité moins comme un adieu aux branches cultivées sur les bancs de l'Académie Sainte-Croix qu'une disposition d'ouverture à la beauté, une volonté d'effort et de discipline.

Tout est dit. Le sens donné à son parcours et celui qu'elle a proposé aux autres.

Présente au sein de Commission culturelle de la Ville de Bulle dès 1970, engagée dans la rédaction du supplément culturel de *La Gruyère*, membre fondatrice de la Société des Amis du Musée gruérien en 1973, initiatrice de l'Atelier de théâtre pour les étudiants du Collège du Sud (1973) et des cours du soir dispensés à l'université populaire en Gruyère, Simone Glasson fut aussi la présidente des Jeunesses musicales gruériennes: la cheville ouvrière de leurs dix premières Saisons musicales (1971-1980) !

Avril 1978. Simone Glasson défend les couleurs bulloises lors de l'émission *De A... à Z*, un jeu radiophonique où elle fait équipe avec Jacques Baeriswyl, Denis Buchs, Jean Andrey et René Murith. Entre 1979 et 1983, elle fait

partie du comité des Dentellières de la Gruyère. Étonnant, non ?

Autant de prémisses gruériennes d'une carrière qui allait prendre un tour résolument universitaire après la publication de sa thèse de doctorat en 1976 et l'obtention d'une bourse du Fonds National de la Recherche Scientifique (1981-1982).

Paradoxalement, Simone de Reyff-Glasson n'a jamais vraiment quitté Bulle et la Gruyère. En 1983, dans les Cahiers du Musée gruérien, elle co-signe avec son époux Christophe un article intitulé «*Lettres écrites de Fribourg*» où elle met en exergue les talents épistolaire de François-Pierre de Reynold (1709-1759) appelant de ses vœux une édition de ce précieux copie-lettres. Elle concrétisera ce projet en 2018 avec la publication¹ aux éditions Alphil d'un abondant volume de 937 pages ! En 1984, pour les quarante ans des Tréteaux de Chalamala, elle collabore à l'ouvrage *Saint Nicolas, tradition vivante*. Un titre avant-gardiste qui préfigure la notion même de patrimoine culturel immatériel.

Quant aux Cahiers du Musée gruérien – dans leur nouveau format (dès 1997), Simone de Reyff y collabore à plusieurs reprises. En 2003-2004, elle organise un séminaire interdisciplinaire (littérature et histoire) à l'Université de Fribourg, avec Francis Python, professeur d'histoire contemporaine. De ces recherches naîtra l'exemplaire des Cahiers consacrés à *L'Émulation, une revue au XIX^e siècle* (2005). L'analyse de cette société savante fribourgeoise par Simone de

Reyff, Francis Python et leurs étudiants fut pionnière et permit de tordre le coup aux a priori de celles et ceux qui parlaient de cette revue... sans l'avoir lue. Simone de Reyff y propose un article sur Alexandre Daguet, son principal animateur et son rapport à la littérature.

En 2011, avec Claude Bourqui, elle porte un éclairage lucide sur les légendes de la Gruyère – rappelant que «les légendes de la Gruyère ne remontent pas à la nuit des temps», qu'elles sont aux prises avec les époques qui les produisent, et que «c'est en vain que l'on y chercherait l'expression singulière ou la manifestation directe de l'âme du pays»².

En 2021, dans le Cahier consacré au patois, Simone de Reyff interroge «le patois dans son rapport avec la langue française» et se demande s'il faut l'envisager comme «un vestige de l'Ancien Régime ou un trésor du patrimoine immatériel».

Enfin, *Réformes* vint.

Envisagée initialement comme la reprise de l'exposition *Territoires de la Mémoire, Bibliothèques des capucins fribourgeois* présentée aux Couvent des Cordeliers à Fribourg en 2021, l'exposition *Réformes, et Fribourg resta catholique* devint une nouvelle exposition dont Simone de Reyff fut la conceptrice, exigeante et passionnée. Un projet qui lui tenait à cœur: réunir des trésors du patrimoine religieux du canton (dix-neuf institutions partenaires) en dialogue avec un ensemble de livres issus des bibliothèques des Capucins

¹ Rita Binz-Wohlhauser, Simone de Reyff, Alexandre Dafflon, Walter Haas (éd.), «Auprès de mon écritoire», le copie-lettres (1732-1754) de François Pierre de Reynold, Alphil Presses universitaires suisses, 2018.

² Claude Bourqui et Simone de Reyff, «Sorcières, chevaliers et bonnets rouges, Les légendes ont une histoire», in *La Gruyère dans le miroir de son patrimoine*, (vol. 5), Isabelle Raboud et Christophe Mauron (éd.), Alphil, 2011.

de Bulle, Romont et Fribourg, et faciliter la médiation de ces contenus par des enregistrements d'extraits de textes et de vidéos explicatives. Une exposition d'envergure pour mettre en lumière l'influence de la réforme catholique issue du Concile de Trente sur la vie religieuse, culturelle et intellectuelle du canton à travers les siècles. Une exposition qui interroge aussi la place occupée par le patrimoine religieux dans notre quotidien aujourd'hui encore.

Si la conception de l'exposition ne fut pas une promenade de santé par la complexité du propos, par l'abondance des objets empruntés, par le nombre de livres présentés, par la richesse des explications à fournir et par les attentes sans compromis de la conceptrice, sa mise en œuvre dans les espaces du Musée gruérien fut un moment d'intenses émotions partagées. Je la vois encore déambuler au milieu de nos «mousquetaires», responsables du montage, s'extasiant de l'avancée des travaux, admirative du savoir-faire de l'équipe. Simone de Reyff a offert deux ans de travail au Musée gruérien pour cette exposition. Elle a dirigé la publication qui l'accompagnait, assuré la plupart des visites et mis sur pied un programme ambitieux de médiation, faisant défiler des intervenants prestigieux pour des conférences de haut vol.

Quel moment «digne de mémoire» de voir installer dans nos murs la monumentale *Prédication de Pierre Canisius* (272 x 180 cm) de Pierre Wuilleret (1635) et de profiter du commentaire préparé par Simone de Reyff. Une

exposition qui fait date et qui a permis au Musée gruérien d'apporter sa pierre à la transmission d'un aspect fondamental de l'histoire cantonale.

Pour moi, l'un de ses [anciens] étudiants – avec Simone de Reyff, on restait à vie un «étudiant» – ce fut aussi l'occasion de partager des moments plus singuliers: les souvenirs de son enfance, les évocations d'un Bulle qu'elle avait connu et aimé, son affection et son admiration

pour son père, Auguste Glasson, les joies de ses séjours à la Monse.

Merci de nous avoir appris la rigueur intellectuelle, l'esprit critique, l'amour des textes, la nécessité de transmettre.

Serge Rossier
directeur du Musée gruérien

Cette publication (60 pages) est disponible sur musee-gruerien.ch > Amis > Journal no 97 hors série



La future histoire du musée et sa mémoire

Massimo Baroncelli, artiste peintre et dessinateur, est un acteur majeur de la vie artistique et culturelle bulloise depuis plus d'un demi-siècle. Il a proposé au Musée gruérien et à ses Amis de réaliser un «récit dessiné» de la transformation du bâtiment. Nous avons reproduit les deux premiers dessins dans *L'Ami* no 107 et 108 (musee-gruerien.ch > Amis). Voici le troisième.



La bibliothèque vide: ce silence difficile à raconter.

Massimo Baroncelli, 2025, ébauche sur papier. Photo Aldo Ellena. © Musée gruérien

Notre ancienne bibliothèque n'est plus qu'une coquille vide ?

J'ai passé pas mal de temps dans ce grand hall déserté. Là où il y avait des milliers de livres, des étagères, des estrades avec des coussins accueillants, il n'y avait plus que des débris, des clous rouillés, de la moquette déchirée. Quelques bouts de papier. Des trous. De la poussière. D'un endroit chaleureux, animé, ne restait qu'une carcasse fantomatique, réduite au silence. Un silence bizarre, anxiogène.

Vous vouliez peindre ce silence ?

Oui, mais il m'a écrasé. Il était tellement bruyant que j'ai été dépassé. Un sentiment d'impuissance. J'étais incapable de travailler. Alors j'ai décidé de le défier, ce silence, de l'affronter. Je l'ai obligé à parler, à crier. Il a fini par exploser.

À partir de là, j'ai suivi ce que me dictait mon pinceau. C'est venu naturellement, je n'ai pas lutté contre. Les lignes, les formes et les couleurs se sont disputé sur la feuille, reflets de mes émotions, qui se contredisaient.

Les traits d'encre jaillissent sur le pilier de gauche. Ils renversent la chaise – clin d'œil aux dessins précédents – et on les perçoit, en écho, sur le sol. Puis le tumulte s'essouffle sur le second pilier et sur les murs, qui se font espaces de respiration. Il n'est plus qu'un murmure quand il arrive au plafond. Avec ses couleurs douces, celui-ci est serein, malgré sa structure complexe d'emboîtements. Le violet, le bleu, le vert dialoguent, chacun avec plusieurs tonalités. Une sérénité à laquelle répond l'ouverture vers l'extérieur, au fond, avec l'arbre.

J'écris rarement sur mes dessins. Mais là, à la fin, probablement pour affirmer mon emprise, j'ai écrit *L'éruption du silence*. Plusieurs fois.

Sur l'ébauche il y a une grosse mouche. Elle s'est envolée ?

Je voulais des mouches pour accentuer le silence. Comme si elles avaient remplacé les gens, pris possession de l'endroit. Mais en grand ça n'a pas fonctionné. Ce n'est pas la faute des mouches. J'ai tenu à garder le croquis pour jouer le jeu, pour montrer qu'on ne concrétise pas toujours l'idée de départ.

Vous m'avez dit, lors d'un précédent entretien, qu'il faut être bien pour peindre ?

Oui, il faut être heureux de tenir son crayon ou son pinceau, être dans l'instant présent. L'assise doit être calme, tranquille. Une sorte d'équilibre qui permet, ensuite, d'avoir des gestes libératoires. Pour moi, la colère ou la rage ne sont pas des forces créatrices parce qu'elles contrarient cet équilibre.

La peinture doit révéler le tragique, le dramatique – même si le sujet de l'œuvre ne l'est pas. Parfois c'est juste un trait, une griffure, une éclaboussure. Ça doit être spontané, venir de l'intérieur. Si c'est délibéré, ce n'est que du décor.

Donc vous ne cherchez pas à séduire ?

Non. Le beau m'intéresse peu. Je privilégie la manière – même chez les grands maîtres. La manière, c'est la façon de peindre, le geste pictural, la touche, le traitement du sujet.





La bibliothèque vide : ce silence difficile à raconter, Massimo Baroncelli, 2025, encre, crayon, aquarelle sur papier marouflé sur panneau.
Photo Aldo Ellena. © Musée gruérien

Dans ma perception, le dessin est à la base de la création. Il structure, exprime, dévoile la forme. La couleur est là pour souligner la forme. Il suffit de penser à Egon Schiele. Quand j'ai découvert ses œuvres, c'est devenu une évidence. Schiele continue de m'influencer.

La Renaissance m'a toujours passionné, pour ces mêmes raisons. J'apprécie particulièrement les maniéristes. La complexité des lignes, la tension des poses, l'exagération des couleurs. Deux œuvres qui m'ont profondément ému : *La Vierge de l'Impannata*, de Raphaël, au Palais Pitti à Florence, et non loin de là, dans l'église Santa Felicita, *La Déposition* de Jacopo Pontormo.

Avez-vous un rituel pour «être bien» quand vous travaillez?

J'écoute les symphonies de Mahler. C'est Jacques Cesa (1945-2018) qui m'a fait découvrir Mahler. Je suis un admirateur de Proust, et Mahler c'est ma Madeleine.

Quand j'écoute Mahler, je pense à Jacques. Il est un peu là avec moi. Mémoire inconsciente ? Pas vraiment, plutôt mémoire involontaire. Mémoire sensorielle, chargée d'émotion et de vie. Quand elle apparaît, je l'accueille.

Quand avez-vous rencontré Jacques Cesa ?

Je m'en souviendrai toujours. C'était en 1972, à Nouvel An, chez lui, sur les hauts de Montbovon. J'étais très content d'avoir été invité, et impressionné. Il avait fait les Beaux-Arts, il enseignait, il avait déjà exposé. Moi, je finissais le technicum et je commençais à gribouiller. Comme cadeau, je lui avais apporté un de mes dessins. On s'est revu, il m'a encouragé.

Il y a eu des périodes où on se voyait moins, notamment quand je vivais à Paris ou à Genève. Mais on se retrouvait toujours.

On aimait tous les deux la Renaissance italienne. Lui vénérait Giotto, moi je

préférais les artistes du *Cinquecento*. Les discussions pouvaient durer des heures.

Notre première collaboration, c'était en mai 1979, l'exposition pour sauver le Moderne : quinze de mes dessins, accompagnés de textes de Carmen Buchillier et de Jacques. Il écrivait très bien. (Voir *L'Ami* no 106)

Et puis, il y a eu la belle aventure Trace-Écart ?

C'était une idée de Jacques. Il voulait promouvoir l'art contemporain en Gruyère et offrir un lieu d'expression aux artistes locaux.

Au début nous n'étions que les deux. On donnait des cours d'académie dans un local à Vaulruz. Il fallait y aller deux heures avant pour chauffer au bois pour que les modèles n'aient pas froid. En 1984, on a embarqué Claude Magnin, Jean-Rodolphe Pfenniger et André Prin pour fonder l'association Trace-Écart. Les débuts ont été difficiles. Il fallait se battre pour faire venir le public. Et avec les autorités c'était compliqué.

L'année dernière, la galerie-atelier Trace-Écart a fêté ses quarante ans. Elle est dirigée par Battiste Cesa, le fils de Jacques, et sa maman, Hélène. Elle a été déterminante dans la parcours artistique de Jacques : elle savait le freiner

dans ses excès, mais le soutenait toujours pleinement dans ses choix.

Et il y a eu la fresque du Moderne ?

Jacques et moi l'avons réalisée ensemble, à la demande de Bernard Vichet, qui avait racheté l'immeuble pour le sauver de la destruction. Elle décorait la cage d'escalier qui donnait accès à la salle de spectacle du premier étage. Jacques a peint la partie inférieure, avec des scènes «théâtrales», plutôt sombres, moi le haut, dans des tons plus clairs.

En 2014, cette œuvre a été gravement endommagée, délibérément. Ça a été très douloureux. De l'incompréhension et beaucoup de colère. Heureusement, le Tribunal fédéral a finalement tranché et depuis octobre dernier elle est en train d'être restaurée. Le travail a été confié à une professionnelle très qualifiée, Susanna Pesko. Je suis content, pour moi mais aussi et surtout pour Jacques.

Au cours de toutes ces années, étiez-vous complices dans la création ?

Non, on travaillait chacun de son côté. Mais on se parlait souvent. On se retrouvait aussi pour le foot, surtout l'équipe d'Italie. Et on avait tous les deux le cœur à gauche...

Propos recueillis par
Madeleine Viviani



Jacques Cesa. © Mélanie Rouiller

Du fil médiéval au geste créatif contemporain

L'artiste gruérienne Sonia Both s'est inspirée d'une aumônière du XIV^e siècle pour un voyage à travers le temps, où les fils entrecroisés relient les mains d'hier à celles d'aujourd'hui.

L'aumônière de la comtesse Guillemette de Gruyère

Selon la tradition, elle aurait été donné à la chartreuse de la Part-Dieu en 1307 par sa fondatrice, la comtesse Guillemette de Gruyère.

Six siècles plus tard, en 1948, elle est remise en donation au Musée gruérien par les pères de la Valsainte, où elle avait jusque-là été conservée.

Cette bourse-armoriale est l'un des objets emblématique du Musée gruérien, tant en raison de sa préciosité que pour son remarquable état de conservation.



Broderie de soie sur canevas de lin. 18,6 x 17,5 cm. © Musée gruérien

Entre passé et présent

Reinterpréter la création de cette aumônière, magnifiquement conservée depuis le XIV^e siècle, grâce à la compétence de nombreuses personnes (restaurateurs, conservateurs, directeurs de musée, historiens de l'art) m'a permis de me plonger dans le patrimoine textile de notre verte Gruyère. À la fois objet utilitaire, contenant monnaie, clés, ou petits objets précieux - et accessoire de statut, cette bourse reflétait les codes sociaux et esthétiques de son temps. Elle était certainement portée à la ceinture et fermée par un lien.

Teinture végétale

Aujourd'hui, de nombreux artistes textiles et artisans renouent avec la pratique de la teinture végétale, à la recherche de couleurs plus naturelles, d'une esthétique du temps, et d'une approche durable. J'en fais partie.

Depuis plusieurs années, dans mon atelier bullois, je teste différentes techniques et plantes tinctoriales. Un monde infini mêlant chimie et hasard qui me plaît beaucoup. C'est donc tout naturellement que j'ai puisé dans mes matériaux pour ce travail.





Le tissu beige de base est un ancien drap de coton teint avec les feuilles de rhubarbe du jardin de ma voisine.

Une partie des tissus de la doublure est en soie teintée au curcuma et une autre, plus terne, avec des feuilles de sauges.

Pour les bandes, sur les côtés de l'aumônière, j'ai choisi la technique du tissage. Sur un «bête» carton cranté, j'ai tendu des fils de laine pour construire ma chaîne. La trame est constituée de différentes laines teintes avec du lichen, ramassé au sol durant mes balades en Valais, des pommes de pin des forêts de Marsens, du mimosa acheté dans les rues de Bulle et des feuilles de pastel des teinturiers cultivé dans mon jardin. Certains bains de teinture ont été additionnés de fer et de chaux éteinte afin de varier les intensités.

Malgré les siècles qui séparent le monde médiéval de notre époque contemporaine, certains gestes demeurent inchangés. Teindre. Tisser. Travailler la fibre, la couleur, le fil. Dans les ateliers d'artisans d'hier comme dans ceux des créateurs d'aujourd'hui, ces gestes ancestraux se perpétuent, porteurs d'un savoir silencieux, transmis de main en main, d'œil en œil, dans le respect des matières et du temps.



Décors

Pour les petits écussons décoratifs (dont les motifs restent encore mystérieux), les matériaux utilisés sont cette fois-ci, plutôt à base de pétrole... difficile d'y échapper en 2025 ! J'ai fabriqué un petit pochoir découpé dans un plastic transparent afin de répéter la forme avec de la peinture textile blanche. Les divers motifs colorés sont ensuite dessinés aux feutres. Pour l'oiseau, la forme est découpée dans la gomme et imprimée à l'encre. L'assemblage des pièces est cousu à la machine.

En confectionnant cette aumônière, j'ai interprété à ma manière les traces du passé. Une invitation à repenser le patrimoine non comme un vestige figé, mais comme une matière vivante à faire vibrer au présent... qui sait ?



Sonia Both

Dans son atelier bullois, elle voyage dans la magie de la création. Designer diplômée de l'EDHEA de Sierre, son processus artistique s'inspire de ses rencontres et de la nature qui l'entoure. Artiste et artisane, elle façonne son univers à travers des techniques uniques et inspirantes. En fusionnant différentes disciplines artistiques, elle crée des pièces uniques qui captivent et émerveillent.

sodesign.ch
Ateliers créatifs
Rue du Vieux-pont 23
1630 Bulle



Photo instantimage.ch

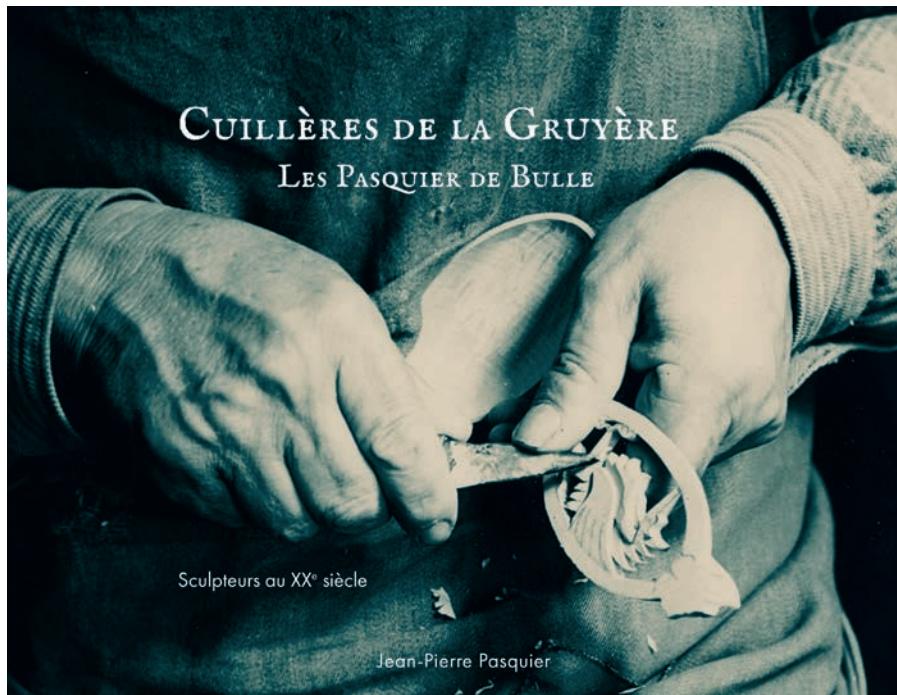


Sonia Both, *Sans titre*, 2023. © Musée gruérien.

Cette œuvre a été primée en 2024 par le **Fonds d'acquisition d'œuvres d'art en Gruyère**, géré par le Musée gruérien.

L'artiste la présente ainsi: La nature qui m'entoure est pour moi une grande source d'inspiration. Ce qui me séduit particulièrement dans les montagnes, c'est leur puissance mais aussi le côté brut et en même temps si raffiné qu'elles dégagent. J'ai la chance de prendre presque tous mes repas face à la Dent de Broc. Elle fait partie de mon quotidien.

La Gruyère de la première moitié du XX^e siècle



Jean-Pierre Pasquier, l'auteur

Il a été instituteur à Vuadens, puis collaborateur scientifique à l'Office fédéral des réfugiés, enfin maître au Cycle d'orientation de la Gruyère. C'est un homme de foi, à l'âme profondément européenne. Cet ouvrage, le troisième qu'il signe, raconte la vie quotidienne de son grand-père et de son père, deux vies de sculpteurs inscrites dans le décor historique de la Gruyère au XX^e siècle.

Roland Schmutz, le photographe

Il a consacré sa vie à l'enseignement et à la formation professionnelle des jeunes du Sud fribourgeois. La photographie a toujours été une passion pour lui. Il visite les sculpteurs de cuillères en bois pour constituer une documentation numérique.

Georges Magnin, l'illustrateur

Il a été enseignant en arts visuels dans un cycle d'orientation de Fribourg, mais a toujours gardé un espace-temps pour ses créations personnelles. Plusieurs techniques picturales ont successivement suscité son intérêt: l'aquarelle, la peinture à l'huile, le dessin au crayon, l'intégration de bois flotté et, depuis peu, le bas-relief en bois de tilleul.

Cuillères de la Gruyère
ISBN 978-2-9578559-2-6
164 pages, Fr. 44.-
dans les librairies fribourgeoises
henribulle.editeur@gmail.com
kuyi.ch

RÉCIT DOCUMENTAIRE

À la confluence entre micro-histoire et ego-histoire, Jean-Pierre Pasquier met en lumière le parcours de son grand-père Émile (1889-1961), dit Milon Patchi, et de son père Louis-Max (1920-1960). Micro-histoire car leur vie «ordinaire» est révélée par touches attentives, tantôt graves, tantôt légères. Ego-histoire, dès lors qu'en évoquant ces deux personnages, c'est aussi son propre portrait que Jean-Pierre dessine. Les liens qui l'unissent à chacun d'eux confèrent à son récit une dimension personnelle et intimiste.

Néanmoins, par l'étendue des recherchées menées et l'abondance des documents rassemblés, Jean-Pierre Pasquier va bien au-delà. Ce qu'il nous donne à voir, c'est la Gruyère de la première moitié du XX^e siècle. Une population ancrée dans ses traditions pluriséculaires de travail de la terre et d'élevage du bétail, confrontée aux bouleversements du monde.

Aux prises avec la modernité, de la mécanisation de l'agriculture à l'industrialisation des systèmes de production, le canton de Fribourg, Gruyère incluse, peine à donner du travail à ses habitants. Ils sont nombreux à quitter la région pour trouver un gagne-pain. De 1910 à 1960, la population globale du canton ne s'accroît que de 20 000 personnes, passant de 139 654 à 159 154 habitants. À l'inverse, l'émigration vers Genève, Berne, Lausanne ou plus loin s'intensifie. Les Fribourgeois qui résident hors de leur canton sont de plus en plus nombreux: 23 714 en 1910, 52 489 en 1941 et 88 892 en 1960. Cette diaspora s'organise en sociétés et amicales des Fribourgeois de l'extérieur. La nostalgie de ces «expatriés en Suisse» à l'égard de leur terre natale est un puissant marqueur d'identité.

Émile, lui, est resté à Vuadens, avec son épouse Lucie et leurs enfants Simone, Berthe et Louis-Max. L'enfant malentendant, le garçon marginalisé est devenu ouvrier bûcheron. Tâcheron taiseux, il travaille jusqu'à quinze heures par jour pour gagner 5 francs. Leur existence est modeste, frugale.

Mais Émile a appris le maniement des outils et les gestes qui vont lui permettre de sculpter des cuillères en bois. Pour leur décor, il s'attache aux traditions menacées par une société en mutation : l'alpage, la faune et la flore des Préalpes, les symboles d'une religion encore prégnante, des figures symboliques universelles. Le prix de ses cuillères oscille, selon la complexité du motif, entre 2,70 et 9 francs. Elles sont exceptionnelles par leur finesse, leur élégance, la régularité de leur forme. Pour autant, les ventes peinent à décoller : les Fribourgeois nostalgiques de l'extérieur ne remplacent pas la clientèle traditionnelle des teneurs d'alpages.

Jean-Pierre Pasquier nous raconte la vie d'Émile et de sa famille, leurs joies, leurs peines. Il restitue avec bonheur un passé qu'il rend presque présent. Ici, point d'ambition historienne érudite, mais le souci de faire revivre et de témoigner en soufflant doucement sur les braises pour leur redonner de l'éclat.

Initié par son père, Louis-Max devient un bon sculpteur, remarqué pour ses créations originales. Il s'accomplit aussi par la musique, comme trompette militaire, avec l'armée pour cadre : guère étonnant quand on a 19 ans en 1939 et que l'on est issu d'une famille sans grands moyens. Pour lui, la mobilisation c'est avant tout des heures radieuses de belle musique dans un bataillon de cuivres et de tambours. En 1944, il épouse Marie Léa Barras dans la chapelle des Marches. Ils

auront deux enfants : Jacques et Jean-Pierre. Louis Max décède en 1960, à Berne, d'une maladie foudroyante. Il avait 40 ans.

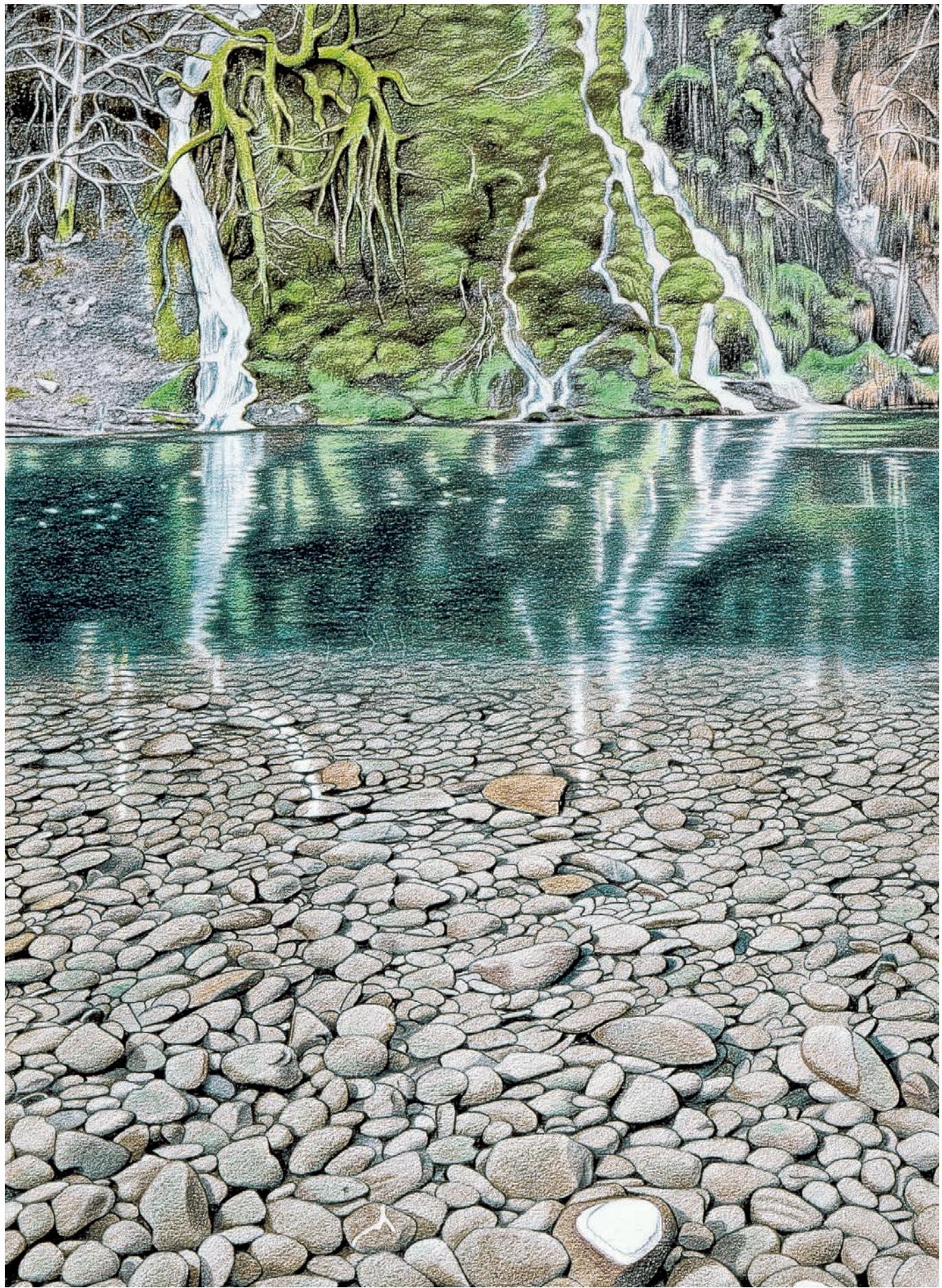
Empreint de tendresse et de respect pour ses protagonistes, d'estime pour leur solidité et d'admiration pour leur créativité, ce livre apparaît comme un lieu de mémoire : en nous parlant d'objets du patrimoine et du soin porté à leur réalisation, l'auteur nous renvoie à l'histoire et à l'identité d'une communauté. C'est grâce à de tels récits que les images du passé se conservent et que notre mémoire collective s'enrichit.

Serge Rossier
directeur du Musée gruérien

Les petits-enfants d'Emile Pasquier – les familles Pasquier, Pfulg, Berset – ont fait un important don de cuillères en bois au Musée gruérien.

Que chacun d'eux trouve ici l'expression de la reconnaissance de l'institution et de ses Amis !





Reflets et transparence - Cascades et galets. 2002. © Claude Genoud

Claude Genoud, l'enchanteur de la Gruyère

Entre l'artiste autodidacte de Neirivue et le Musée gruérien, une longue histoire d'amitié et de complicité.

Les Amis ont récemment bénéficié très directement de cette belle relation. En effet, Claude Genoud a gracieusement mis à leur disposition l'œuvre ci-contre pour la couverture du n° 15 des Cahiers du Musée gruérien, consacré à *La conquête de l'eau*, que les Amis ont reçu il y a peu. L'œuvre avait été présentée lors de l'exposition *Sarine d'eau et de lumière* et elle est incluse dans le livre éponyme. Anne Philipona, directrice de la publication, et les quelque vingt autrices et auteurs qui y ont participé ont été très sensibles à ce geste.

Les précédentes éditions des Cahiers sont disponibles gratuitement sur *e-periodica.ch*.

*

En plus d'un demi-siècle de création, Claude Genoud, peintre animalier et naturaliste, a exposé dans de nombreux lieux, en Gruyère et bien au-delà.

En 1985, le Musée gruérien accueillait *Nouvelles images du terroir*. À travers 170 œuvres offertes au musée, cette exposition retracait l'itinéraire de Dominique Cosandey, Claude Genoud, Jacques Rime et Léon Verdelet, quatre graveurs animés d'une passion commune : le goût de l'observation, le souci du détail, et le long travail de la matière qui conduit à la réalisation de l'image.

Il y a ensuite eu trois expositions personnelles et trois livres.

En 1989/90, *Claude Genoud – dessinateur-animalier*. Une centaine d'œuvres (dessins et lithographies) et un premier livre : *Échappées sauvages*.

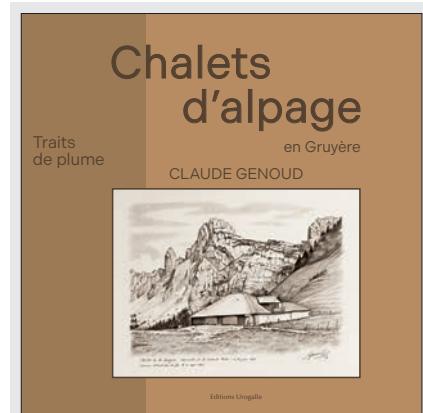
En 2002/03, *Sarine d'eau et de lumière*, et un livre avec le même titre.

En 2012/13, *Pour un arbre*. « Depuis toujours, l'arbre m'habite et me fascine. De tous les êtres vivants, il est le plus vigoureux, celui à la longévité remarquable, qui par-delà les générations, défie les siècles et regarde passer l'histoire. Comme un vieux sage, il s'élève toujours plus haut, malgré les épreuves, en nous enseignant humilité, modestie et ténacité. » Pour chaque arbre, l'artiste a choisi une technique – crayon, plume, aquarelle, acrylique ou huile – qui souligne sa beauté et son originalité.

Nous ne saurions manquer d'évoquer un autre événement marquant qui a vu le musée plein à craquer ! En janvier 2025, juste avant de fermer pour les travaux, il a accueilli Claude Genoud pour une projection commentée du film *Les Mortays, joyau de la Gruyère*, qu'il avait tourné en super 8 dans les années 1970.

Depuis plus d'un demi-siècle, au gré de multiples expressions artistiques, Claude Genoud raconte notre patrimoine. Depuis plus d'un demi-siècle aussi, il joue un rôle actif dans la promotion des artistes de la région. Il a, par exemple, été l'un de membres fondateurs des **Imagiers de la Gruyère**. Depuis 1972, cette association réunit des artistes et des artisans, et met en valeur leur travail. Les disciplines artistiques pratiquées vont de la photographie à la peinture en passant entre autres par le modelage, la sculpture, le dessin et la fonderie d'art, dans des techniques et des styles très divers.

Madeleine Viviani



162 pages, 120 dessins à la plume sépia. 30 x 30 cm. Fr. 49.–

Il les a sauvés, croqués, tirés de la page à petits traits précis, ces chalets, amoureux qu'il est de la belle ouvrage, du patrimoine, des traditions. Il a remis à leur place ces constructions où l'artisanat de la main, l'artisanat du regard, avait toute leur place. Pas question de grandes machineries, d'outillage perfectionné. La main, le muscle, l'observation, le regard, ce qui s'ébauche dans la pensée, ce que la matière précède, réclame.

Qui, il ? Le peintre animalier, le croqueur de vie, le guetteur, l'ami, le solidaire et le partageant : Claude Genoud.

Mieux qu'un documentaliste, qu'un bibliothécaire des mortes épopées, il a retracé la légende de ce qui vit encore, de ce qui doit vivre, de ce qu'on a parfois condamné à l'outrage des destructions, à la sape, à la démolition.

De leur ouvrage anonyme il a fait un ouvrage à partager, d'un lieu à un autre, d'une pente, d'un éboulis, d'un vallonement à un autre. Ce furent pour lui de grandes marches et l'émue jubilation des découvertes, des portes à pousser, qui sont pareilles à la couverture d'un livre.

Gil Pidoux, écrivain et poète

Assemblée générale 2026

CONVOCATION. La Société des Amis du Musée gruérien se réunira en Assemblée générale

mercredi 29 avril, à 19h
à l'école primaire de la Condémine, rue de la Condémine 28
Bâtiment Le Frêne, en face du musée, Salle polyvalente

Ce sera l'occasion de rappeler les nombreuses activités menées en 2025-26 et d'annoncer celles à venir.

Le directeur du Musée, Serge Rossier, informera sur l'avancement des travaux de rénovation et d'agrandissement du musée et de la bibliothèque.

L'Assemblée sera suivie, à 20 h, d'une

conférence publique
entrée libre, sans inscription

La cascade de Bellegarde, émergence d'un site touristique, par Christophe Mauron, conservateur du Musée gruérien

Explorations souterraines au fil de l'eau, par Yvan Grossenbacher, président du Spéléo-Club des Préalpes fribourgeoises



Dans une cavité située au-dessus d'Albeuve. © Photo Yvan Grossenbacher

Si la Gruyère m'était «comté» par des spécialistes de l'histoire régionale

Compte tenu de l'intérêt suscité par l'excursion en train GFM historique organisée pour les Amis du Musée gruérien en mai 2025, elle sera à nouveau proposée en 2026.

La date sera communiquée dans la prochaine édition de ce journal.

gfm-historique.ch



Avec le généreux soutien de

VILLE DE
BULLE RAIFFEISEN

IMPRINTUM.

Éditeur: Société des Amis du Musée gruérien, case postale, 1630 Bulle.

Parution: 4 à 6 fois par an, adressé aux membres de la société.

Mise en page et impression: media f imprimerie SA, 1630 Bulle.

Rédaction: Madeleine Viviani
am.viviani@bluewin.ch
Relecture: Edoh Vallélian